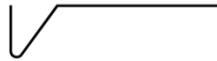


## Université et Politique sous la République de Weimar, le cas Norbert Elias



Christophe Charle\*\*

### Résumé

Cet article présente le contexte politique qui caractérise les trois principales universités où Norbert Elias s'est formé ou a commencé sa carrière d'assistant des années 1920 à 1933. Chacune présente un profil politique et intellectuel bien spécifique, plus nationaliste et antisémite à Breslau, plus libéral mais glissant de plus en plus à droite voire à l'extrême droite à Heidelberg, plus à gauche et ouverte au marxisme à Francfort. La confrontation entre les sources objectives et les témoignages tardifs d'Elias permet de déterminer qu'Elias était en fait plus ou moins engagé dans les combats de l'époque (à travers l'adhésion à une forme de sionisme), contrairement à l'image neutre et censurée qu'il a reconstruite plus tard pour se donner une image de sociologue apolitique. Il a cherché aussi à effacer sa sous-estimation des dangers de la radicalisation antisémite de l'Allemagne au début des années 1930. La comparaison avec les attitudes de ses principaux collègues ou disciples rend compte aussi des raisons de sa mémoire sélective de ce passé douloureux.

**Mots-clés:** Norbert Elias; Breslau; Heidelberg; Université; Weimar.

---

\*\*Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, IHMC, CNRS, ENS, Paris 1

## Abstract

This paper presents the political context of the three main universities where Elias studied or worked in the interwar period. Each one presents a specific intellectual and political profile. More nationalist and anti-Semitic in Breslau, more liberal but more and more radically engaged on the right for Heidelberg, more leftist and open to Marxism in Frankfurt. The confrontation between objective sources and autobiographical documents allow to explain why Elias was more or less engaged himself in the debates of these universities. It shows too how he censured later some of his political orientations et reconstructed a constant apolitical portrait of himself in his autobiographical interviews aiming to blur his own hesitations, due to the underestimation of the dangers of radical antisemitism at the beginning of the thirties. The comparison with the orientations of some of his colleagues or disciples reveals why he practiced this selective memory of the past.

**Keywords:** Norbert Elias; Breslau; Heidelberg; University; Weimar.

## Resumo

Este artigo apresenta o contexto político das três principais universidades onde Elias estudou ou trabalhou no período entreguerras. Cada uma delas apresenta um perfil intelectual e político específico. Mais nacionalista e antisemita em Breslau; mais liberal, mas cada vez mais fortemente engajada à direita em Heidelberg; mais esquerdista e aberta ao marxismo em Frankfurt. A comparação entre fontes objetivas e documentos autobiográficos permite explicar por que Elias estava mais ou menos engajado nos debates nessas universidades. Mostra também como ele censurou posteriormente algumas de suas orientações políticas e reconstruiu um constante retrato apolítico de si mesmo nas entrevistas autobiográficas com o objetivo de desfocar suas próprias hesitações, devido à subestimação dos perigos do antisemitismo radical no início dos anos trinta. A comparação com as orientações de alguns dos seus colegas ou discípulos revela por que ele operou essa memória seletiva do passado.

**Palavras-chave:** Norbert Elias; Breslau; Heidelberg; Universidade; Weimar.

Pour introduire cette contribution, je commencerai par citer une lettre retrouvée de Norbert Elias dans les archives de Célestin Bouglé du fonds de l'École normale supérieure dérobé par la Gestapo en 1940 et lui-même transféré au sein des archives soviétiques en 1945 et récupéré récemment par les Archives nationales. Ce transfert extraordinaire de papiers des années 1930 d'un bout à l'autre de l'Europe, nous fait retrouver la trace d'un alors obscur assistant juif allemand, le jeune Elias, exilé à Paris après la prise de pouvoir par Hitler. Cette lettre en dit déjà long sur la tourmente politique dans laquelle le futur auteur de la *Société de Cour* a été plongé pendant plus de la moitié de son existence :

Je cite la version dactylographiée de la lettre tout en corrigeant les fautes commises par la dactylographe

« Dr. Norbert ELIAS.

Je suis né le 22 juin 1897 à Breslau. J'ai étudié dans un lycée de cette ville (Johannes Gymnasium). J'ai été reçu au baccalauréat en 1915.

J'ai alors continué mes études à l'Université de Breslau (faculté de philosophie), mais au bout de quelques semaines je dus partir pour l'armée en qualité de télégraphiste et ensuite en qualité d'infirmier.

En 1917, réformé à la suite d'une violente dépression nerveuse, je pus reprendre mes études. J'ai travaillé sous la direction du professeur Husserl et de son assistant Heidegger de Fribourg, sous la direction des professeurs Rickert, Jaspers et A. Weber d'Heidelberg. En 1923 j'ai fait ma thèse de doctorat chez le professeur Hönigswald à Breslau sur le sujet : « Idee (sic) und Individuum ». A la suite des difficultés matérielles du temps de l'inflation le travail ne fut pas édité. J'ai poursuivi ma carrière universitaire à Heidelberg, où je préparais sous la direction du professeur Alfred Weber un ouvrage sociologique sur la formation de la science moderne à l'époque de la Renaissance. Pour ce travail je faisais des recherches à Florence et ailleurs. Mais comme la « Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft » ne pouvait plus mettre à ma disposition les moyens nécessaires pour continuer mon travail, il est resté inachevé et inédit.

En 1928, j'ai pris part au Congrès sociologique à Zürich dont les comptes rendus rapportent ma contribution. En 1930, je suis devenu l'assistant du professeur Mannheim à

Francfort sur le Main, avec lequel je travaillais déjà depuis longtemps à Heidelberg.

Au titre d'assistant en sociologie de l'Université de Francfort, j'ai dirigé la préparation de nombreuses thèses de doctorat et des séminaires sociologiques.

Comme travail personnel j'ai achevé pendant ce temps un ouvrage sur la société française au dix-septième siècle, analyse sociologique, où sont traités en particulier le pouvoir royal, la cour et la noblesse ; le travail fut agréé par la faculté comme « Habilitationsschrift », et ma nomination comme « privadocent » était déjà agréée par le représentant du ministère, quand les récents événements politiques ont rendu impossible ma carrière universitaire en Allemagne, ainsi que la publication de mon ouvrage. Un chapitre de ce travail sera le sujet de ma conférence au Congrès international de sociologie à Genève, qui se tiendra en Octobre. Actuellement j'ai entrepris un travail sociologique sur la récente émigration en France, ses causes, sa composition sociale et sa situation actuelle.

Dr. Norbert Elias »<sup>1</sup>

Ces divers éléments furent envoyés à Célestin Bouglé en tant que membre du Comité des savants formé en mai 1933 pour venir en aide aux universitaires allemands persécutés. Présidé par André Honnorat ancien ministre et président de la cité universitaire ce comité comptait parmi ses membres Sylvain Lévi, professeur à Collège de France, Joseph Bédier, André Mayer, Paul Langevin, Paul Rivet, Paul Boyer, Jean Perrin, Célestin Bouglé, etc.<sup>2</sup> Elias mettait ses espoirs dans le soutien du seul sociologue de cette commission, Bouglé, directeur adjoint de l'ENS, savant engagé à gauche et qui avait des liens avec certains sociologues de Francfort.<sup>3</sup> Elias se retrouvait alors sans ressource à Paris, au moment où de nombreux savants de gauche ou juifs allemands étaient exclus de l'Université nazifiée à partir de mars. La concurrence était rude et il fallait convaincre un comité qui avait tendance à privilégier les plus connus ou les plus titrés. Cette fonction de plaidoyer *pro domo* du texte explique, comme on le verra, la déformation de certains épisodes

<sup>1</sup> Fonds Bouglé, archives restituées de l'École normale supérieure (1925-1940), AN 20010219/1, dossier 2. Je remercie Yann Potin des Archives nationales de m'avoir facilité la consultation de ces dossiers.

<sup>2</sup> Jean-Philippe MATHIEU, « Sur l'émigration des universitaires », in Gilbert BADIA (dir.), *Les bannis de Hitler*, Vincennes 1984, p. 149.

<sup>3</sup> Sur les engagements politiques de Célestin Bouglé voir Thomas VONDERSCHER, « Penser, agir, échouer. Itinéraire politique de Célestin Bouglé (1900-1914) », *Cahiers Jaurès*, 2018, n°227-28, pp. 37-65 et Victor BASCH, « Bouglé citoyen » in *Célestin Bouglé (1870-1940)*, Paris 1940, pp.47-49.

biographiques (par rapport à ce qu'on peut reconstituer avec d'autres sources de la vie d'Elias). Surtout on l'a perçu à la simple lecture, Elias semble volontairement mettre entre parenthèses (alors qu'il s'adresse à des savants clairement engagés politiquement) presque tout le contexte politique qui explique les aléas de son destin universitaire. Les biographies (ou ses fragments d'autobiographie) disponibles, elles aussi, ont largement atténué cet aspect par rapport à ce qu'on peut en savoir à partir d'autres travaux non exclusivement centrés sur Elias.

L'objet de cet article sera, non seulement de repolitiser la figure d'Elias par rapport au discours « apolitique » voir « antipolitique » qu'il a lui-même volontairement entretenu à la fin de sa vie sur la « distanciation » comme ascèse nécessaire pour atteindre la perspective sociologique juste, mais surtout nous mettrons en lumière les contextes politiques universitaires dans lesquels il a été plongé et qui l'ont beaucoup plus affecté dans une certain nombre de ses options qu'il n'a toujours bien voulu le reconnaître a posteriori.

J'articulerai mon propos en fonction des trois principales villes universitaires dans lesquelles Elias a vécu ou travaillé en Allemagne, soit Breslau, Heidelberg et Francfort. J'évoquerai aussi Paris, dernière étape ici présente, espoir déçu, avant le grand saut dans le monde nouveau anglophone.

## 1. Breslau, l'université frontière

Dans ses souvenirs autobiographiques, Elias évoque surtout l'univers familial et le milieu juif de Breslau, dont il souligne la volonté d'intégration à la société allemande dominante à travers, par exemple, la figure de son père qui arbore fièrement, détail symbolique, des moustaches aux pointes vers le haut à la Guillaume II.<sup>4</sup> Le seul épisode politique auquel il fait allusion avant 1914 c'est l'incident entre l'empereur et certains notables qui ont eu le mauvais goût de programmer une pièce d'Hauptmann, prix Nobel en 1912, originaire de Silésie, mais très peu apprécié par l'empereur depuis l'affaire des *Tisserands*. Lors d'une grande exposition qui s'est

---

<sup>4</sup> Norbert Elias *par lui-même*, Paris, Fayard, 1991, p. 19.

tenue à Breslau au printemps 1913<sup>5</sup> on l'a chargé d'écrire Le « Festspiel en rimes allemandes » puisqu'il est l'écrivain le plus illustre de la région. L'événement est financé et mis en scène par deux personnalités juives qui rivalisent ainsi pour s'intégrer aux fêtes de la ville, Arthur Barasch propriétaire d'un grand magasin et le célèbre Max Reinhardt, juif d'origine viennoise et directeur d'un des grands théâtres de Berlin. Toutefois le message plutôt pacifiste de la pièce déplâit et le nombre des représentations est réduit sur intervention de la Cour impériale. Guillaume II boude même l'événement. Elias note dans ses souvenirs que cette intervention choqua la bonne société libérale et en particulier la jeune génération : « Cela provoqua un grand scandale, mais nous trouvions tout cela ridicule. Donc, le climat était déjà assez à l'opposition<sup>6</sup>. »

Cette attitude opposante rétrospective face à l'autoritarisme et au militarisme prussiens que s'attribue Elias à la fin de sa vie entre pourtant en contradiction avec certains faits qui interviennent deux ans après, lors de l'entrée en guerre.<sup>7</sup> On a vu plus haut que dans son *curriculum vitae* à l'usage de Célestin Bouglé Elias écrivait benoîtement : « au bout de quelques semaines je dus partir pour l'armée en qualité de télégraphiste et ensuite en qualité d'infirmier. »<sup>8</sup>

C'est une présentation en réalité fallacieuse pour ne pas choquer un universitaire ancien combattant français qui a lui-même servi comme infirmier. En fait, Elias a bien été engagé volontaire en 1915 alors qu'il a à peine 18 ans et aurait pu attendre encore un peu pour servir dans l'armée. Il ne s'agit pas de l'accuser simplement de travestir les faits, mais de montrer qu'il a subi, comme tous ses camarades, le climat d'unanimité patriotique qui prévaut pendant les deux premières années de guerre en Allemagne comme partout en Europe. S'il n'avait pas fait comme les autres, on peut être sûr que les antisémites l'auraient accusé de lâcheté ou d'être un mauvais Allemand comme tous les juifs à leurs yeux. Il faut rappeler en effet que Breslau appartient à une province frontière pas très loin de la zone des combats face à la Russie considérée comme « barbare » ou aux provinces polonaises

<sup>5</sup> Eduard MÜHLE, *Breslau, Geschichte einer europäischen Metropole*, Köln 2015, pp. 200-203.

<sup>6</sup> Norbert Elias par lui-même, *op. cit.*, p. 27.

<sup>7</sup> En particulier, *ibid.* : « Je n'ai jamais été un patriote »

<sup>8</sup> Fonds Bouglé, archives restituées de l'École normale supérieure (1925-1940), AN 20010219/1, dossier 2 Fonds Bouglé, archives restituées de l'École normale supérieure (1925-1940), AN 20010219/1, dossier 2.

considérées comme « arriérées ». Selon Elias : « En Silésie, en tout cas, on grandissait avec le préjugé tacite que les « Polaks » étaient des êtres inférieurs.»<sup>9</sup>

Dès l'origine, Breslau a eu pour fonction d'être une forteresse avancée de la Prusse face à la Pologne et aux Slaves et sa prussianisation a été poursuivie méthodiquement depuis le rattachement de la Silésie, ancienne province autrichienne, en 1741. Pendant la guerre, la position militaire de la ville à proximité du front oriental n'est donc pas anodine et développe un climat militariste particulier. L'Université de Breslau dans le système prussien joue aussi un rôle spécifique comme vecteur de la germanité. Elle représente une tête de pont de l'esprit prussien. La ville a été dotée par la Prusse d'une université dans le cadre des réformes humboldtiennes en 1811 à travers la fusion de l'ancienne université de Francfort-sur-l'Oder et de l'ancienne académie catholique de Breslau, issue d'un collège jésuite.<sup>10</sup> Avec Bonn et Berlin, Breslau est la vitrine du néohumanisme et des réformes qui vont moderniser les universités héritées de l'Ancien Régime mais aussi former les futures élites catholiques dans un établissement lié à un Etat protestant. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Breslau est sans doute reléguée à un rang provincial par rapport à Berlin ou Leipzig et ne détient pas le prestige ancien d'universités plus à l'ouest comme Heidelberg. Mais, avec Königsberg, elle est l'université allemande située la plus à l'est, au contact direct du monde slave. Il en résulte un climat nationaliste très marqué chez les étudiants comme chez les professeurs. Y est fondée ainsi, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une association étudiante « Borussia » qui pratique les rituels traditionnels critiqués par Elias dans ses *Studien über die Deutschen* comme symbole de la mentalité de soumission et de culture des valeurs militaires même par les civils. Ce « Korps » exclut les juifs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et des associations libres concurrentes se développent. Les étudiants se recrutent principalement dans la région alors que le corps enseignant se renouvelle régulièrement par arrivée d'universités plus petites et départ vers les plus grandes, Breslau occupant une

<sup>9</sup> Norbert Elias par lui-même, op. cit., p. 29.

<sup>10</sup> Norbert CONRADS (hg.), *Die Tolerierte Universität, 300 Jahre Universität Breslau 1702 bis 2002*, Katalogbuch zur Ausstellung, Wiesbaden/Stuttgart 2004, p. 244 et s. : en particulier Arno HERZIG, « die Vereinigung von Leopoldina und Viadrina 1811 » ; Ludwig PETRY, « Breslau als schlesische, preussische und deutsche Universität », *Jahrbuch der schlesischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Breslau*, vol. 28, 1987, pp. 342-356 ; Hartmut TITZE & al (hg.), *Wachstum und Differenzierung der deutsche Universitäten 1830-1945*, Göttingen 1995, pp.122-123 (historique et statistiques détaillées).

position moyenne dans le classement général des universités allemandes. En 1920 elle compte 5000 étudiants, dont 492 dans les disciplines littéraires, et 82 en 1924-25 pour la philosophie<sup>11</sup>. Elias, par ses origines locales puis son départ vers d'autres universités plus célèbres, est donc représentatif de la moyenne de son groupe d'âge.

La guerre va contribuer à accentuer les tensions entre les confessions (protestants, catholiques et juifs) et en fonction des origines ethniques avec l'immigration juive venue de l'est ou l'afflux de réfugiés après le rattachement de la Haute Silésie à la Pologne aux termes du plébiscite contesté de 1921 qui suscite insurrections et mobilisation de part et d'autre. Plusieurs manifestations anti-polonaises contre la minorité étudiante polonaise se déroulent entre 1919 et 1921, en particulier à la Faculté de médecine, là où Elias commence ses études, mais il n'en dit mot dans ses souvenirs.<sup>12</sup> Ce climat aboutit au départ de la plupart des habitants d'origine polonaise, notamment après le plébiscite sur la Haute Silésie. La même intolérance et un antisémitisme croissant marquent ces années pour la minorité juive, victime de violences (voir l'assassinat d'un ancien camarade juif d'extrême gauche évoqué par Elias dans ses souvenirs<sup>13</sup>), de discrimination et de xénophobie car une fraction de la population juive est issue d'une nouvelle émigration de l'est, liée à la situation critique en Pologne ou en Russie dans les années 1920.

Nous avons peu d'informations sur les activités d'Elias à Breslau comme étudiant à part sa brève appartenance à un conseil de soldats, ses relations difficiles avec son professeur Hönigswald et son abandon rapide de la médecine pour la philosophie. En fait, des travaux récents permettent de déterminer qu'Elias n'a pas été seulement un étudiant studieux préparant sa thèse de philosophie en dépit des difficultés économiques et politiques que traversait l'Allemagne entre 1919 et 1923 et qui touchèrent également sa famille. Contrairement à sa présentation dans ses

---

<sup>11</sup> H. TITZE, *op. cit.*, p.130,138,141.

<sup>12</sup> E. MÜHLE, *op. cit.*, p. 223.

<sup>13</sup>N. ELIAS, *Les Allemands*, traduction française, Paris 2017, p. 250 : « Bernhard Schottländer, qui était au lycée avec moi, un garçon d'une extrême minceur, très intelligent, et qui, en terminale, avec ses verres épais, avait l'air d'un jeune savant ; ses lectures de Marx l'avaient poussé du côté du communisme, et son cadavre, si je me souviens bien, fut tiré des douves de Breslau enveloppé de fil de fer barbelé. » Elias a été particulièrement traumatisé par cet assassinat (on le voit dans la description de la victime qui a bien des traits physiques communs avec lui et à laquelle il s'identifie partiellement). Elias a évoqué explicitement aussi cet épisode tragique dans *J'ai suivi mon propre chemin*, Paris 2016, p. 28, transcription d'une interview télévisée de 1987.

interviews autobiographiques tardives, Elias a bel et bien contracté un engagement marquant dans la période, à l'instar de nombreux étudiants des années 1920. Mais, au lieu de faire partie d'associations ou de partis de droite ou de gauche, comme la plupart des étudiants, il a opté pour une voie alternative avec l'association sioniste *Blau Weiss* (Bleu blanc couleurs du sionisme), dans laquelle il milite plusieurs années et dont il arbore l'insigne assez tard lors de sa présence à Fribourg au séminaire d'Husserl, selon le témoignage d'une de ses compatriotes de Breslau, Edith Stein.<sup>14</sup> Selon Hermann Korte, cet engagement serait une façon pour Elias de réagir contre le sentiment de déshumanisation qu'il a ressenti pendant sa période militaire puis dans ses fonctions d'infirmier. Bien que soldat, Elias, du fait des types de fonctions militaires qu'il a du remplir, ne s'est en fait jamais battu puisqu'il a été télégraphiste puis infirmier. Il a aussi particulièrement ressenti l'antisémitisme populaire dans l'armée et dont il était en partie préservé quand il était un fils de famille, élève dans un lycée multiconfessionnel fréquenté par des garçons de même origine.

On peut supposer aussi que ces fonctions moins exposées étaient attribuées par les soldats hostiles aux juifs en fonction des « protections » ou des « réseaux » qui expliqueraient, selon les antisémites, les positions parfois éminentes conquises par certains juifs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Autant d'expériences précoces de l'intolérance qui l'ont fait conclure à la vanité de la volonté d'intégration ou du respect des valeurs dominantes de la société allemande, telle que manifestée par exemple par le propre père d'Elias. Dans l'après-guerre, à la faveur des troubles révolutionnaires, se multiplient les violences des corps francs contre la gauche, l'extrême gauche et les juifs rendus responsables de la défaite. Elias a dû être conforté dans sa conviction que le sionisme était alors peut-être la seule issue à cette situation de plus en plus précaire des juifs en Allemagne. Toutefois je ne partage pas complètement l'interprétation d'H. Korte quant au rôle essentiel de la guerre. Tout simplement parce que l'engagement sioniste d'Elias est en fait antérieur à la guerre et précède les expériences pénibles qu'on vient de mentionner. Il est vrai en tout cas que la poussée antisémite pendant et après la guerre n'a pu que renforcer l'engagement

---

<sup>14</sup> Voir Hermann KORTE, « Norbert Elias in Breslau, ein biographisches Fragment », *Zeitschrift für Soziologie*, jg 20, heft 1, februar 1991, p. 5, d'après Edith STEIN, *Selbstbildnis in Briefen*, Erster Teil, 1916-1934, in Edith STEINS *Werke* Bd VIII, Freiburg 1976, p. 46.

sioniste initial du jeune Elias. On voit d'ailleurs que c'est alors qu'il occupe des fonctions plus importantes dans le mouvement *Blau Weiss* et publie même des textes théoriques dans le journal du mouvement. Il critique aussi vertement les juifs allemands, trop soumis, et refusant de voir la réalité des discriminations dont ils sont victimes. Son militantisme est attesté à un haut niveau de 1922 à décembre 1925, période pendant laquelle il appartient au conseil de direction de *Blau Weiss* et même au conseil restreint de 6 membres qui entoure le président à Breslau<sup>15</sup>.

Dans une interview rarement citée et non traduite en français datée de 1989, publiée dans un ouvrage dédié aux intellectuels juifs, Elias révèle pourtant, à travers une formulation indirecte et abstraite, le sens que pouvait revêtir pour lui l'engagement sioniste à l'époque :

« Le sionisme également dans ma jeunesse et en particulier avant la fondation de l'Etat d'Israël était effectivement différent que ce qu'il est devenu pendant le développement de l'Etat d'Israël. A une époque où le simple mot de « juif » portait en lui des sous-entendus dévalorisants, l'idéal sioniste d'un Etat propre aux juifs était l'une des voies par lesquels un juif pouvait garder intacte sa fierté et sa valeur humaine. »<sup>16</sup>

Si l'on suit ce texte, l'engagement sioniste d'Elias serait d'abord un refus de l'attitude légaliste et assimilationniste de son père, mais aussi une réponse orgueilleuse aux caricatures antisémites de la majorité conservatrice des Allemands : il s'agit de redonner une nouvelle identité aux juifs, de former un homme nouveau qui décide de son avenir, un projet radical donc, en accord avec les proclamations qu'on peut lire dans les comptes rendus des réunions auxquelles a participé Elias. Une lettre à son ami Martin Bandmann du 14 juin 1920 confirme d'ailleurs que ce jugement bien postérieur sur le projet sioniste était un écho lointain de la fierté transgressive du jeune militant de l'association *Blau Weiss* :

---

<sup>15</sup> Jörg HACKESCHMIDT, *Von Kurt Blumenfeld zu Norbert Elias*. Die Erfindung einer jüdischen Nation, Europäische Verlagsanstalt, Hamburg, 1997, p. 157.

<sup>16</sup> « Interview von Herlinde Koelbl » in Herlinde KOELBL, *Jüdische Portraits*, op. cit., p. 60-62 repris dans N. ELIAS, *Gesammelte Schriften*, vol. 17, p. 389-90.

«De nous Juifs, de cette masse de gens d'origine moindre, de cette multitude sans mouvement, sceptique-cynique, relativiste et au fond déjà à moitié désespérée, qui depuis des siècles pullulant sous haute pression est déshabituée depuis longtemps de l'atmosphère d'une culture profonde et fervente, qui aujourd'hui n'est rien qu'une société qui s'immisce (laquelle, ce qui est encore plus épouvantable, devrait mourir de faim, si elle ne pouvait s'immiscer), de ces Juifs forger une nation culturelle, voilà l'objectif.»<sup>17</sup>

Cette charge violente reprend même certains stéréotypes antisémites (« multitude », « une société qui s'immisce » expression bien proche de l'idée de « groupe parasite » des pamphlets hostiles aux juifs). Elle affiche aussi une grande ambition, quasi révolutionnaire : « forger une nation culturelle » (*Kulturvolk*). Le sens de l'engagement d'Elias est beaucoup plus large que la simple participation à la sociabilité chaleureuse d'une organisation de jeunesse. Il s'agit de contribuer au « procès de civilisation » et à la naissance d'une nouvelle nation juive, pour reprendre, de manière anachronique, le titre du célèbre ouvrage d'Elias.

## 2. Heidelberg, le libéralisme en danger (1926-1930)

L'éloignement de ce premier engagement se produit progressivement, à la suite de dissensions au sein de l'organisation sur l'émigration en Palestine. Elias doit aussi interrompre ses études pour travailler dans une entreprise au moment où sa famille traverse des difficultés financières. Surtout, dans la deuxième phase de sa vie universitaire, Elias s'installe à Heidelberg et opte pour une nouvelle discipline, la sociologie. Ce retour aux études atteste de la volonté d'Elias de reprendre son projet de jeunesse : devenir professeur d'université. Il lui a fallu changer d'orientation après sa brouille avec son « *doktorvater* » Hönigswald en désaccord avec certaines conclusions de sa thèse. La décision de quitter sa ville natale pour Heidelberg s'explique aussi par le prestige de la troisième plus ancienne université allemande (fondée en 1386), par son climat plus libéral avec un antisémitisme moins virulent qu'à Breslau et par des liens antérieurs avec la ville puisqu'Elias a suivi déjà des

---

<sup>17</sup> Cité par J. HACKESCHMIDT, *op. cit.*, p. 159-60, traduit par moi.

cours à Heidelberg pendant le semestre d'été 1919.<sup>18</sup> Heidelberg doit aussi sa réputation en sociologie à la présence de la famille Weber avec Alfred, professeur ordinaire, le frère de Max et sa belle-sœur, Marianne, la veuve de l'illustre sociologue, qui joue un rôle actif par son salon intellectuel et ses engagements politiques et féministes. Être admis dans ce cercle prestigieux est considéré par Elias comme un tremplin essentiel pour une future carrière dans la nouvelle discipline qu'il a choisie. C'est du moins ainsi qu'il présente les choses rétrospectivement.<sup>19</sup>

Dans ses différentes interviews autobiographiques, Elias insiste aussi sur le climat de politisation à Heidelberg tant parmi les étudiants que parmi les professeurs alors qu'il n'en dit mot à propos de Breslau. Pour Breslau, il s'agissait d'une omission volontaire, non justifiée ni par la réalité objective, ni même par les engagements concrets d'Elias lui-même, comme on vient de le voir. En ce qui concerne Heidelberg le jugement d'Elias est confirmé par les travaux existants, qu'il s'agisse de travaux généraux sur les étudiants ou les professeurs ou de monographies concernant des personnalités avec lesquelles Elias est en contact direct, comme Alfred Weber, Karl Mannheim ou des universitaires plus jeunes appartenant à leurs cercles<sup>20</sup>. Selon Jansen, sur 119 professeurs de la Faculté de Philosophie pendant la période étudiée, 67 ont publié des écrits à teneur politique, soit beaucoup plus que les autres professeurs des facultés (théologie, droit, médecine et sciences naturelles) où les taux d'universitaires engagés sont plutôt situés entre 9 et 18%.<sup>21</sup> D'après la liste nominative qu'il fournit pour mesurer l'intensité de la présence politique médiatique de ces professeurs, on trouve en tête Emil Julius Gumbel, professeur de statistique, le psychologue Willy Hellpach, le théologien Ernst Troelsch, l'historien Paul Schmitthenner, le juriste Gustav Radbruch, le sociologue économiste Max

---

<sup>18</sup> Hermann KORTE, *Der Menschenwissenschaftler Norbert Elias. Zur Biographie eines Klassikers*, Fernuniversität Gesamthochschule Hagen, sd, 1991, p.28.

<sup>19</sup> Norbert Elias par lui-même, *op. cit.*, p. 47.

<sup>20</sup> Voir Christian JANSEN, *Professoren und Politik. Politisches Denken und Handeln der Heidelberger Hochschullehrer 1914-1935*, Göttingen 1992 ; Norbert GIOVANNINI, *Zwischen Republik und Faschismus. Heidelberger Studentinnen und Studenten 1918-1945*, Weinheim 1990 ; Eberhard DEMM, *Ein Liberaler in Kaiserreich und Republik : der politische Weg Alfred Webers bis 1920*, Boppard am Rhein 1990 et *Von der Weimarer Republik zur Bundesrepublik : der politische Weg Alfred Webers 1920-1958*, Düsseldorf 1999 ; Reinhart BLOMERT, *Intellektuelle im Aufbruch, Karl Mannheim, Alfred Weber, Norbert Elias und die Heidelberger Sozialwissenschaften der Zwischenkriegszeit*, München 1999.

<sup>21</sup> C. JANSEN, *op. cit.*, p. 27.

Weber, l'historien Hermann Oncken, le philosophe Arnold Ruge, le juriste Hans-Erich Kaden et enfin Alfred Weber en dixième position. Karl Mannheim apparaît aussi dans cette liste, mais à un rang nettement plus modeste pour deux raisons principales. En premier lieu, il n'obtient une position de *privatdozent* qu'à partir de 1926 (et au terme d'un débat difficile dans la faculté en raison de son passé « révolutionnaire » en Hongrie) et ne reste en poste à Heidelberg que jusqu'en mars 1930 où il est « appelé » à Francfort comme professeur. D'autre part, son statut d'étranger (juif hongrois) ne peut que l'inciter à une certaine réserve. Si l'on examine le cercle autour d'Alfred Weber, on constate à la fois une forte politisation dans la jeune génération mais aussi une assez grande diversité d'orientations. Toutes les nuances de la gauche et de la droite sont représentées. Alfred Weber s'avère très tolérant par libéralisme et par goût aussi de la discussion. On peut citer comme exemples de ces figures fortement marquées :

Jakob Marschak (né le 23 juillet 1898 à Kiev, mort le 22 juillet 1977 à Los Angeles) fut emprisonné en Russie pour activités anti-tsaristes ; il est libéré lors de la Révolution. en 1919, il devient ministre du travail dans la république terek au nord du Caucase ; lors de la prise du pouvoir par les bolcheviks dans la région, il doit s'enfuir en tant que menchevik ; il émigre alors en Allemagne et étudie l'économie à Heidelberg. Il est membre de groupes socialistes ; après diverses fonctions dans des instituts d'économie, il devient *privatdozent* à Heidelberg en 1930. Chassé par les nazis, il part en exil finalement aux Etats-Unis où il fera une belle carrière d'économiste.

Richard Löwenthal (1908-1991), communiste oppositionnel puis socialiste, membre actif de la résistance au nazisme en exil, plus tard passé à la social-démocratie, deviendra finalement professeur de science politique à l'Université libre de Berlin (1961-74).

Otto Jacobsen, d'orientation socialiste également, émigre après 1933 ; Reinhold Cassirer, socialiste, travaille pour sa thèse sur les négociations patronat/syndicats en Grande Bretagne ; Boris Goldenberg, marxiste d'origine russe, émigrera à Cuba. Il faut citer aussi plusieurs jeunes femmes, comme Natalie Halperin, Nina Rubinstein, Käthe Truhel, Margaret Freudenthal, souvent juives et

engagées dans les mouvements progressistes. Elles fréquentent les mêmes séminaires qu'Elias et se sont également lancées dans des travaux de recherche sociologiques ou historiques, phénomène nouveau pour des femmes dans l'université allemande de l'époque.<sup>22</sup> Elias, plus âgé, leur sert de tuteur pour leurs travaux alors que les siens portent sur des sujets bien différents. Cela témoigne de son autorité intellectuelle précoce tirée de son titre de docteur en philosophie et de son rôle actif comme discutant dans les séminaires, selon divers témoignages ou traces laissés dans les comptes rendus de discussion. Cela s'explique aussi par le fait que Mannheim se décharge sur son assistant des tâches qui l'ennuient au plan pédagogique.

Tout ce groupe universitaire n'est pas seulement marqué à gauche. On y trouve en effet aussi des universitaires qui fréquentent le cercle de Stefan George à la fois apolitique mais globalement conservateur, voire des activistes nationalistes. Certains feront même carrière sous le nazisme, comme Ernst Wilhelm Eschmann (1904-1987) qu'A. Weber plaçait en tête de ses futurs habilités, malgré ses engagements à l'extrême droite et sa compromission active plus tard au sein de l'université normalisée. Fritz Bran (1904-1994), fils d'un éditeur, auteur d'une thèse sur Herder, s'engagea, lui, dans la reprise des relations intellectuelles franco-allemandes qu'Alfred Weber soutenait également. Il séjourna à Paris, adhéra au NSDAP et à la jeunesse hitlérienne et devint un collaborateur actif d'Otto Abetz pour les *Cahiers franco-allemands*, puis, à la suite de celui-ci, l'un des acteurs de la collaboration intellectuelle côté allemand pendant l'occupation de la France. Il fut condamné après 1945 mais reprit ensuite une activité normale de publiciste et d'enseignant.

Elias prend nettement ses distances dans ses interviews avec toutes ces figures qu'il côtoie dans les séminaires d'Heidelberg :

« Avec une grande ténacité, et sous les moqueries de beaucoup de mes collègues qui raillaient « Elias l'apolitique », je me suis tenu à l'écart de toute allégeance à l'une ou l'autre des positions de ce spectre qui me paraissait dépassé. Telle

---

<sup>22</sup> Reinhard BLOMERT, *Intellektuelle im Aufbruch*, op. cit., p. 243 et s. ; David KETTLER, Colin LOADER & Volker MEJA, *Karl Mannheim and the Legacy of Max Weber: Retrieving a Research Programme*, Londres 2008.

est encore mon attitude aujourd'hui. »<sup>23</sup>

« Mon sentiment le plus fort, à l'époque, était que l'on répandait un grand nombre d'informations erronées sur la société humaine. Je ne pouvais être d'accord avec tous mes amis qui étaient au parti, parce que là, comme je leur disais quelquefois, on était contraint de mentir.

Ce que je voulais vraiment c'était lever le voile des mythologies qui occulte notre vision de la société, afin que les gens puissent agir mieux et de façon plus raisonnable; car j'avais la conviction que cette vision partisane déforme le regard qu'on porte sur les choses. Et la thèse centrale de Mannheim selon laquelle toute pensée est idéologie allait tout à fait dans ce sens (...).

Je voulais pour ma part développer une image de la société qui ne soit pas idéologique. Et j'y suis parvenu. »<sup>24</sup>

Comme pour d'autres affirmations rétrospectives d'Elias, on peut émettre quelques doutes sur l'analyse qu'il fournit ici. Certes, il peut s'agir d'une prise de position épistémologique qui rend incompatibles a priori l'engagement et la volonté d'atteindre la vérité en sociologie. Mais l'expression curieuse qu'emploie Elias dans la deuxième citation, « au parti », renvoie plutôt à son hostilité à tout marxisme dogmatique, tel qu'incarné par le KPD de l'époque, ou au reflet de ses désillusions en tant qu'ancien sioniste face au militantisme minoritaire, voire à ses doutes face aux errements de l'autre grand parti de gauche sous Weimar, le SPD, traversé par de multiples courants et à la stratégie de plus en plus incertaine face à la crise du régime.

Il faut aussi évoquer, pour comprendre ce rejet de la politique malgré la montée des périls, le climat plus général de l'université. Comme l'a montré Norbert Giovannini, la jeunesse étudiante d'Heidelberg elle-même, bien que l'on soit dans une partie de l'Allemagne plutôt libérale, est de plus en plus divisée en courants hostiles et n'hésite pas à s'en prendre à certains professeurs trop marqués à gauche, comme Gumbel, en raison de ses opinions pacifistes militantes qui heurtent la majorité nationaliste voire réactionnaire d'entre eux. Les élections pour la commission représentant les étudiants au niveau de l'université traduisent cette politisation croissante et le glissement vers la droite extrême.

---

<sup>23</sup> N. ELIAS, *J'ai suivi mon propre chemin*, op. cit., p. 38-39. Voir aussi [http://hyperelias.jku.at/EliasTheses\\_1933.htm](http://hyperelias.jku.at/EliasTheses_1933.htm)

<sup>24</sup> Norbert Elias par lui-même, op. cit., p. 50.

	Été 1925	Été 1926	Été 1927	Été 1928	Été 1929	Été 1930
% de votants	69,2	77,4	70,8	70,3	74,0	76,3
% pour la droite	54,1	62,9	62,5	61,1	65,1	60,8
% groupes républicains	41,6	37,0	37,5	38,8	34,8	36,9
Liste nationaliste	11	12	16	17	15	11
Jeunesse völkisch	-	3	4	5	3	-
association nazie	3	2	-	-	10	17
Listes libérales	6	7	6	5	5	5
Liste catholique	4	3	4	5	6	6
Liste socialiste	-	-	2	4	4	6
Liste communiste	-	-	-	-	-	1

**Résultats aux élections pour l'ASTa à l'Université d'Heidelberg (1924-1930).**

Source N. GIOVANNINI, *op. cit.*, p. 134, tableaux A et B simplifiés.

Plusieurs résultats du tableau l'indiquent, en premier lieu la participation croissante aux élections où les antagonismes d'origine politique entre les listes s'affirment. Si le rapport de force entre groupes hostiles ou favorables à la République reste assez stable (autour de 2/3 en faveur des listes nationalistes et de droite avec des variations), c'est au sein de la mouvance de droite que la radicalisation s'affirme. Les groupes nationalistes et völkisch d'abord dominants en 1927 et 28 (20 et 22 sièges à eux deux), perdent des voix et des sièges au profit des extrémistes de l'association étudiante national-socialiste dont l'essor est même antérieur aux succès électoraux du parti avec déjà 10 sièges en 1929 et 17 en 1930, soit avant même que la crise économique et sociale puisse faire sentir ses effets. Ce sont plutôt à la fois les revendications nationalistes dans une région travaillée par les groupes irrédentistes traumatisés par l'occupation de la rive gauche du Rhin, par le souvenir de l'occupation de la Ruhr et la perte de l'Alsace Lorraine voisine qui motivent leurs ralliement avec un relent antisémite de plus en plus fort dont témoignent de nombreux incidents entre corporations qui refusent les juifs et

associations « mixtes ». La présence notable d'étudiants juifs, souvent de gauche, mais de aussi de professeurs juifs et de gauche nourrit l'argumentaire antirépublicain des familles traditionnelles hostiles au régime. Les nouveaux étudiants, d'origine parfois plus modestes sont également inquiets pour leur avenir en fonction de la thématique si courante à l'époque de la « surproduction de diplômés ». Les travaux existant ne permettent pas malheureusement d'établir ces corrélations fines, mais c'est du moins la vision qu'avait Elias à l'époque dont témoigne un article publiée par lui en 1929 dans la revue de la communauté juive de Mannheim et Ludwigshafen et récemment traduit en français.<sup>25</sup> La vision très économiste du sociologue se résume ainsi: « L'antisémitisme est avant tout porté par les couches bourgeoises pour lesquelles cet espace économique s'est davantage rétréci depuis la période de l'avant-guerre et de la guerre<sup>26</sup>. »

Pour lui, les bases du mouvement national-socialiste sont composées du petit commerce indépendant, du grand commerce partiellement et de certaines branches de l'industrie moyenne, voire de la paysannerie ou de la grande propriété terrienne en déclin. Ce rejet se diffuse aussi au « *Lumpenproletariat* », aux chômeurs, aux ouvriers agricoles entraînés « par ce genre de paroles simples à l'encontre de ce qui est étranger et étrange » (*ibid.*). Dans cette analyse domine donc une explication exclusivement économique et politique par les rapports de force et la conjoncture positive ou négative. En revanche, Elias ne prend nullement en compte l'antisémitisme raciste pourtant affiché clairement à l'époque par certaines composantes du mouvement *völkisch* ou le parti nazi. Sa conclusion est à la fois pessimiste à court terme (tant que dureront la crise et les tensions sociales, on ne pourra ramener les gens à la raison) et optimiste à long terme (une meilleure conjoncture, une nouvelle prospérité devraient tarir les sources de l'antisémitisme). Ses conclusion pratiques paraissent toutefois un peu courtes et guère encourageantes pour ceux qui l'interrogent comme expert : il ne faut pas se voiler la face (« un regard lucide de la situation vaut toujours mieux que de se mentir à soi

<sup>25</sup> N. ELIAS, « Sociologie de l'antisémitisme allemand », *Annales Histoire sciences sociales*, 2016, n°2, pp. 379-384, première publication dans *Israelitische Gemeindeblatt. Offizielles Organ der Israelitischen Gemeinde Mannheim und Ludwigshafen*, 13, 1929, Kislev 5690, 7-12, p. 3-6, repris dans *Frühschriften*, Frankfurt 2002, pp. 117-126.

<sup>26</sup> N. ELIAS, « Sociologie de l'antisémitisme allemand », art. cit., p. 383.

même ») mais il faut soit se résigner en attendant des jours meilleurs, soit choisir la solution sioniste du départ en Palestine, celle justement que refusera Elias en 1933 malgré ses engagements sionistes antérieurs. Sa vision évoluera rapidement dans le contexte de sa nomination comme assistant auprès de Karl Mannheim à partir de 1930.

### 3. Francfort, la montée des périls (1930-33)

L'Université de Francfort représente encore un cas de figure distinct de ceux de Breslau et Heidelberg. Il s'agit d'une fondation récente (1914) avec un capital important fourni par la ville à l'initiative de la grande bourgeoisie surtout juive de la ville. Elle est l'une des premières à disposer d'une faculté de sciences sociales indépendante, ce qui explique son attractivité sur des jeunes sociologues comme Mannheim, Elias ou ceux qu'on appellera les membres de l'École de Francfort regroupés à l'*Institut für sozialforschung*. Ce dernier naît d'une autre initiative d'un mécène (1924), mais est relativement indépendant de l'Université elle-même en dépit de la proximité spatiale et des coopérations entre les uns et les autres. En croissance rapide, l'Université de Francfort affiche les mêmes effectifs (4043 en 1931) que Breslau (4481 même date) ou Heidelberg (3701) en dépit de son caractère récent. La Faculté de sciences sociales et d'économie y dispose en 1930 de 11 chaires contre 13 à la Faculté de philosophie, indice de grande modernité. Considérée par les nazis comme une université « juive », elle subit en 1933-34 une épuration marquée de son corps enseignant et une forte diminution du nombre de ses étudiants. Un tiers du personnel enseignant est exclu pour raison « raciale » ou politique et on a craint même à un moment sa fermeture totale<sup>27</sup>.

Cette issue fatale avait été pressentie par Elias au moment de la montée en puissance du nazisme. Il évoque dans ses souvenirs, même s'il se trompe de date, le grand meeting de Francfort où parle Hitler dans le cadre de la campagne présidentielle de 1932. Il a tenu à y assister pour essayer de comprendre ce qui

---

<sup>27</sup> H. TITZE, op. cit., p. 167-68. Notker HAMMERSTEIN, Die Johann Wolfgang Universität Frankfurt am Main. Von der Stiftungsuniversität zur staatlichen Hochschule, Bd. 1, Neuwied/Frankfurt 1989.

pousse les foules à être saisies d'une sorte d'hystérie quand le Führer parle en public.

Voici le témoignage d'Elias :

«Mais je suivais la vie politique avec beaucoup d'intérêt. Quand Hitler a fait un discours à Francfort, je suis allé l'écouter.

Cela devait être fin 1932 ou au début de 1933. On avait annoncé qu'il ferait un grand discours, et j'étais impatient de le voir en chair et en os. Mais c'était dangereux, parce qu'on pouvait s'apercevoir que j'étais juif. D'un autre côté, ma physionomie pouvait me faire passer pour un aristocrate, si je me déguisais en conséquence ; si je troquais mes lunettes contre un monocle, si je portais un chapeau de chasseur et si je m'habillais autrement, j'étais un autre homme. C'est ainsi que j'ai traversé la haie que formaient les S.S., flanqué de deux gigantesques étudiants à l'allure très aryenne.

C'était fascinant... Le *Führer* fit attendre la foule surexcitée pendant près de deux heures ; on entonnait des chants patriotiques, et parfois, il fallait que je remue moi aussi les lèvres, parce que je ne pouvais être le seul qui restât silencieux. A un moment donné, j'ai quitté un instant la réunion et je me suis retrouvé nez à nez avec un collègue assistant qui était national-socialiste. Ce fut un instant très étrange, mais c'est à ce moment-là que le *Führer* est arrivé. C'était vraiment un orateur hors pair. Une chose m'est restée particulièrement en mémoire : le moment où il a donné sa bénédiction aux enfants, à la fin. Je n'avais jamais vécu une chose pareille auparavant ! Il fit approcher les enfants, leur posa la main sur le front et leur parla. Et la foule était folle d'enthousiasme.

Je me rendais à ce genre de manifestations pour me faire une idée des choses, pour parvenir à les comprendre et pour les voir de mes propres yeux. »<sup>28</sup>

En étant présent dans un tel lieu alors que par son aspect physique Elias note lui-même qu'il pourrait être pris à partie comme juif car son profil correspond aux caricatures que font des juifs les nazis antisémites, le sociologue ne cède pas seulement à la curiosité en dépit de son apolitisme proclamé plus haut. Lui aussi perçoit qu'on traverse une époque critique. Il ne s'agit plus de se masquer la réalité en rêvant, comme les communistes, d'une révolution miracle qui arrêtera la catastrophe. C'est aussi l'avis de son amie et étudiante en thèse Margarethe Freudenthal qui a également raconté le même meeting dans ses souvenirs publiés. Il est intéressant de ce point de vue de confronter leurs deux récits et de rendre ainsi mieux compte du climat politique à Francfort, fort décalé par rapport au climat

<sup>28</sup> Norbert Elias par lui-même, op. cit., p. 62.

interne de la Faculté de sociologie ou de l'Institut für Sozialforschung comme on le verra plus loin. Notre autre témoin doit, elle aussi, attendre mais beaucoup plus longtemps encore qu'Elias car, pour avoir une bonne place, elle est venue dès le milieu de la journée alors que l'arrivée d'Hitler est prévue dans la soirée au terme d'une tournée électorale dans les villes voisines. A la différence d'Elias, elle décrit comment on occupe et on « chauffe » le public avec des musiques entraînantes dans les hauts parleurs et des défilés de troupes paramilitaires ou des projections de film. On annonce aussi l'itinéraire d'Hitler en route vers Francfort pour entretenir le suspense et montrer sa marche triomphale de ville en ville. Les femmes ne sont pas en reste pour entretenir la tension nerveuse. Freudenthal écrit à leur propos : « Les femmes crient de façon hystérique, tout est dans un état de transe - où ai-je déjà ressenti cela ? Ah oui, l'armée du salut alors à Londres – ceci était une nouvelle armée du salut. »<sup>29</sup>

Elle ne se souvient plus de ce qu'Hitler a dit (alors qu'Elias insiste sur ses talents d'orateur) à cause des cris sortis de la foule, mais se souvient très bien de son impression exprimée à ses parents à son retour : « Das kommt ! » « cela arrive ! ». Elle prédit qu'Hitler va prendre le pouvoir, ce que ne veulent pas croire encore ses proches (nous sommes un an avant la prise de pouvoir). Par précaution, elle commence par s'acheter une Opel d'occasion et apprend à conduire au cas où il faudrait fuir. Lors d'une discussion avec Elias, qu'elle situe en novembre ou décembre 1932, au retour du séminaire de Mannheim où elle raccompagne Elias chez lui en voiture, ils arrivent à la conclusion commune qu'ils ne sont plus chez eux en Allemagne. Elias lui indique alors que la seule solution pour elle est donc le départ vers la Palestine, bien que lui-même « ancien sioniste théorique » ne songe nullement à cette solution, comme le prouvera d'ailleurs son départ vers la France.

Les pronostics des deux amis se confirment très vite avec l'arrivée au pouvoir des nazis. Elias se rappelle son inquiétude en cas d'une descente de SA ou de SS à son institut :

---

<sup>29</sup> Margarethe FREUDENTHAL, *Ich habe mein Land gefunden*, Frankfurt 1977, p.112-113.

« C'est en février 1933 que je me suis dit subitement que je devais vérifier si des papiers compromettants n'étaient pas restés dans notre institut. Je m'y suis rendu, et j'ai trouvé la liste des membres du « groupe d'étudiants rouges » ; il y avait un grand nombre de choses compromettantes qui traînaient, comme par exemple une liste nominative complète de nos étudiants. J'ai fouillé dans toutes les salles de notre institut en emportant tout ce qui me semblait plus ou moins suspect. Lorsque les S.S. sont venus me chercher quelques jours plus tard pour que je leur remette les clés de l'institut, je me suis montré très insolent, car je savais qu'ils ne trouveraient rien. (...)

Un lieutenant S.S.- je vois encore la scène – contempla les rangées de livres et saisit un volume de Marx : « Ah ! Marx, évidemment ! Ces sales communistes ici... »<sup>30</sup>

Même s'il présente a posteriori les choses de manière bénigne, l'Institut für Sozialforschung fut particulièrement victime de l'épuration, de la mise sous séquestre des locaux et de menaces physiques contre certains enseignants de la part des activistes nazis. Préventivement, son directeur avait placé une partie de ses fonds à Genève, ce qui permit à l'Institut de renaître plus tard, à Paris notamment. On comprend dès lors pourquoi Elias, très tôt, a pris la décision de partir vers l'ouest après une vaine tentative du côté de la Suisse. Des professeurs éminents n'étant pas épargnés par l'épuration, il n'avait aucune chance, comme non-titulaire, d'y échapper. Ses intérêts intellectuels l'attiraient vers la France puisqu'il venait de terminer son manuscrit d'habilitation sur « l'homme de cour », ce qui sera l'embryon du livre plus tardif sur la société de cour. Elias n'est pas le seul à agir ainsi, la plupart des épurés optèrent pour les pays occidentaux<sup>31</sup>.

La suite est connue, on l'a évoquée dans l'introduction : sa demande de soutien au comité des savants à Paris, son recours à la création d'une petite entreprise de fabrication de jouets pour survivre, l'obtention d'une bourse hollandaise avant le départ définitif vers l'Angleterre où grâce à Mannheim et à son réseau de la *London School of Economics* il décroche des fonctions temporaires dans l'éducation pour adultes avant d'être interné à l'île de Man lors de la déclaration de guerre comme la plupart des ressortissants allemands.

<sup>30</sup> Norbert Elias par lui-même, op.cit., p. 64.

<sup>31</sup> J. P. MATHIEU, art. cit., p.136.

## Bilan

Revenons à notre point de départ. Nous avons quelques notes dans les archives Bouglé sur le comité des savants chargé de classer les candidatures. Avec son dossier bien maigre (aucune publication, des manuscrits en souffrance, aucun travail universitaire achevé, à part ce doctorat dont Elias lui-même n'est pas très fier puisqu'il en a renié les conclusions), une option pour une forme de sociologie historique bien différente de celle pratiquée alors en France, le jeune assistant se retrouva en queue de liste et fut repêché par une bourse d'origine hollandaise. A aucun moment cependant, il ne marque son aigreur contre cette France des grands principes qui ferme ses portes et subit une menace d'extrême droite majeure lors des événements du 6 février 1934. A aucun moment non plus, il ne semble regretter de ne pas avoir opté, comme son amie Margarethe Freudenthal pour la Palestine. Il ne voyait pas comment il pourrait y mener ses travaux historiques et sociologiques dont les sources étaient en Europe. A la différence de cette dernière, il n'a pas trouvé son « pays » pour paraphraser le titre des souvenirs de celle-ci.

Même dans l'Angleterre des années 1950, il se sent toujours Allemand. Revenu tardivement en Allemagne, il choisit de travailler à Bielefeld, université nouvelle et sans passé, bien différente des trois universités historiques qu'il a connues dans sa jeunesse. Très critique contre son pays d'origine dans son dernier livre sur *Les Allemands* et tout particulièrement à l'encontre de la bourgeoisie allemande, incapable de se libérer de la domination aristocratique et militaire et qui a capitulé devant Hitler pour prendre sa revanche sur la défaite et la révolution de 1918, il n'est pas tendre non plus pour la jeunesse étudiante des années 1970. Une fraction se laisse entraîner vers l'extrémisme inverse de celui de sa génération. Mais dans les deux cas, elle commet la même erreur en cherchant dans la violence la solution aux problèmes de l'heure ou aux traumatismes du passé. L'itinéraire universitaire et politique d'Elias, dans ses aveux et ses refus, comme dans ses oublis ou ses silences volontaires, permet de mieux comprendre ce rapport si particulier à l'histoire, à la politique et à l'engagement qui caractérise l'homme comme l'œuvre sociologique.